LIAISON (TACHE DE -)

En un premier sens, tâche spécifique des processus secondaires, travaillant eux-mêmes selon le mode du principe de réalité (*). Son agent serait le moi, conçu comme ensemble de traces reliées entre elles et retenant en elles une réserve d'énergie psychique (liée). Sa fonction serait de relier au moi d'autres représentations afin d'éviter les écoulements d'énergie erratique dans d'autres frayages (traces). Son lien au principe de réalité serait d'accomplir le détour de la satisfaction que Freud postule comme nécessitée par les exigences que la réalité font peser sur l'être. En effet une satisfaction inconditionnelle du principe du plaisir serait susceptible d'amener une situation de danger, en particulier sous l'effet des exigences inconditionnées des pulsions sexuelles (1911).

La liaison aurait pour effet d'éviter des décharges intempestives à la survie ordonnée de l'être. On voit que cette opération vient s'inscrire comme un maillon nécessaire du fonctionnement de détour que Freud (1911) postule entre principe de réalité et principe du plaisir (*).

En un second sens (Freud, 1920) isolé à notre connaissance par J. Laplanche et J. B. Pontalis,

la nécessité de liaison des expériences traumatiques, qui implique la répétition de leur souvenir, semble venir violer le principe du plaisir qui impliquerait plutôt leur oubli.

Freud est donc amené à postuler que la tâche de liaison est dans ce cas la manifestation d'une compulsion de répétition (*) indépendante de, et logiquement antérieure au principe du plaisir et qui serait la manifestation du pulsionnel pur, en tant qu'il tendrait au retour à l'inanimé. La notion d'un principe de constance (*), serait bien maintenue, mais en un sens plus radical, puisqu'il représenterait cette fois la pulsion de mort (*) et non plus l'exigence d'homéostase du vivant que représente le principe du plaisir. Cette compulsion de répétition agirait donc au-delà du principe du plaisir, la question du lien entre les deux restant irrésolue.

LOI

S'écrit chez J. LACAN avec un Grand L. Proposé par cet auteur pour rendre compte du statut du désir (*) chez l'être humain : le désir n'existe que par son passage par les "défilés du signifiant" (ou la Loi) qui le filtrent et lui donnent existence.

Si en vertu du stade du miroir (*) le désir est désir de l'Autre et si d'autre part il y a une loi symbolique qui règle les échanges sociaux (Lévi-Strauss 1949), on en déduit que le désir est soumis tant dans son objet que dans ses formes à la modulation du désir de l'Autre qui lui impose sa Loi. On reconnait là la notion freudienne de l'interdit de l'inceste : le désir de la mère donne forme à la demande de son enfant, comme il lui donne existence, mais sous la condition que la reconnaissance de la fonction séparatrice du père permette un écart entre ces deux désirs. C'est cette fonction séparatrice et interdictrice du père à l'endroit du désir de la mère, qui est la <u>Loi symbolique</u> condition du désir de l'enfant.

C'est faute d'une telle Loi que le désir de l'enfant (donc du sujet (*)) serait comme étouffé par la demande maternelle (ou ce qui revient au même, par son absence de désir d'enfant). Il faut que la mère

.../...

ait elle-même été séparée, par l'interdit, de sa propre mère, pour qu'elle puisse accepter d'accueillir un enfant à la place ouverte par cette re-connaissance : c'est le second sens de la Loi symbolique .

"MACHINE A INFLUENCER"

Ou encore "Appareil à influencer". Isolé par V. Tausk (1919) comme une variante du syndrome d'influence. Le sujet, psychotique, se sent soumis à l'influence d'une machine complexe dont il ne peut établir le fonctionnement, manipulée par des persécuteurs, et qui l'influencent par divers moyens (ondes, flux etc...)

L'intérêt de cette notion, outre qu'elle constitue la seule tentative sérieuse avant M. Klein et J. Lacan d'insérer la clinique de la psychose dans l'analyse, est qu'elle permet à V. Tausk d'énoncer : 1 - que cette machine est une projection de l'ensemble du corps du malade, et de manifester ainsi la notion d'image du corps bien avant d'autres ;

2 - que la machine est encore, assimilable aux organes génitaux du patient, et ainsi de montrer l'équivalence du sexe propre et de l'image du corps ;

3 - de souligner que cette conception du corps ne peut tenir qu'à une régression à un stade de l'image du corps où le moi et le non-moi n'étant pas dissociés, le corps est aussi bien tenu pour extérieur au sujet.

.../...

M. Mahler a repris et amplifié cette conception en montrant que la machine à influencer est le résultat d'un processus de dévitalisation des pulsions du corps propre et de l'autre, vécus comme dangereux en raison de la perturbation de la relation symbiotique et de la non-différenciation mère-enfant.

G. Deleuze s'est inspiré de cette notion dans son concept des "machines désirantes" (voir Anti-Oedipe).

MANQUE

Voir surtout béance ; aussi : castration, frustration, objet partiel. Est chez Lacan presque équivalent à la béance (*).

Désigne le statut du sujet en tant qu'il est : -soumis à la répétition signifiante (*) ; -sujet désirant d'une cause qui le divise (voir : sujet *)

Si la fonction du signifiant est d'introduire le sujet dans le réel, le sujet avant tout, manque au réel, il est un trou dans le réel (qu'on pense à la structure de l'art pariétal, ou à l'activité répétitive de creusement de trous, du schizophrène).

Si le sujet est désirant, la cause de son désir ne peut que manquer à la satisfaction : ce qu'on appelle la castration. Il y a un manque à la rencontre qui fait que le désir est toujours en reste de la cause qui pourtant l'anime. C'est que cette cause est au fond le sujet lui-même, en tant que le désir en indique la place, mais ne peut faire satisfaction. L'objet pulsionnel est l'objet par lequel le sujet ranime sans cesse la question de la place qu'il occupe, mais au prix d'y perdre sans cesse quelque chose, qui laisse le désir ouvert à un renouveau possible : ce qu'on appelle la castration.

 98

Opération introduite en psychanalyse par J. LACAN à partir des travaux de R. JAKOBSON sur les deux axes du langage. La métaphore opère sur l'axe des substitutions : un signifiant se substituant à un autre, la barre (*) qui sépare le signifiant du signifié chez Saussure est franchie, le signifiant pénétrant en quelque sorte le signifié pour y faire effet de sesn. Ce qu'on exprime par la formule simplifiée :

$$\frac{S}{\not{S}'} \cdot \frac{\not{S}'}{s} \quad \text{où}$$

S désigne le signifiant substitutif, $\not{S}'$ le signifiant "refoulé" sous la barre ($\frac{}{}$), s l'effet de sens.

On illustrera cette conception par le mot d'esprit "famillionnaire" cité par Freud (Le Mot d'Esprit dans ses Rapports avec l'Inconscient), résultat de la condensation (*) :

$$\frac{S}{S'} = \frac{\text{Famille}}{\text{millionnaire}} = \text{famillionnaire} = s$$

"famillionnaire" ne veut rien dire, mais fait un effet de sens où se désigne la place familiale du sujet concerné, Heinrich Heine.

C'est à partir de sa thèse que l'inconscient est structuré comme un langage, que J. LACAN a été

.../...

amené à interpréter la condensation de Freud comme une métaphore (au sens qu'on vient de dire).

Plus localement, on appelle métaphore paternelle ou Bejahung (*) le procès de constitution du sujet (*) par lequel le signifiant du Nom-du-Père se substituant au désir de la mère, permet l'évènement du sujet : le sujet résulte de la place faite au père par la mère dans son discours. Mais le père n'est pas simplement le père réel : il est avant tout une place symbolique.

C'est pourquoi il tient à une métaphore, en tant que le procès métaphorique creuse une place dans le réel qui est le premier effet de sens : l'existence du sujet comme tel.

METONYMIE

Voir aussi métaphore, déplacement, condensation. Seconde opération définie par J. LACAN pour interpréter l'axe (diachronique) du langage de Jakobson, et le processus primaire de déplacement (*) de Freud. Pour Jakobson, cet axe est celui de la connexion syntaxique des éléments signifiants, caractéristique de l'art réaliste. J. LACAN en conclut que, puisque la réalité est le masque du réel (*) en tant qu'il suscite la répétition de la béance (*) (manque), l'objet du désir est un objet métonymique : sans cesse voué à être déplacé, remplacé par d'autres (que l'on songe aux Mil'e tre du Don Juan de Da Ponte). L'objet du désir est une métonymie en ceci que le désir court après une ombre qui lui indique le chemin de sa propre béance : le désir est manque de cet bbjet, que l'on a coutume d'appeler encore objet (a) ou objet partiel (voir pulsion (*), objet partiel (*).

- MIROIR -

Voir : Stade du miroir (*). On parle aussi de phase du miroir, de moment spéculaire, de spécularisation.

MORT (DESIR, ANGOISSE, PULSION DE -)

En psychanalyse, la mort n'existe pas, sinon sous les espèces du désir ou des pulsions, qui ne sont ni vie ni mort, mais activité pure.

1 - On parle communément de désir de mort pour désigner un voeu de destruction supposé d'un autre sujet. Ainsi des voeux de mort inconscients de la mère à l'endroit de son enfant, ou de l'obsessionnel à l'endroit de son père. Mais il s'agit là d'une façon de parler très impropre, le voeu de mort est toujours un refus de castration.

2 - On parle encore d'angoisse de mort : mais il n'y a rien de tel et on peut mettre en évidence que cette angoisse est en fait un masque de l'angoisse de castration, laquelle résulte de l'existence du désir inconscient.

3 - Freud parle de pulsion de mort (1920) dans le cadre de sa seconde topique (x). Cette notion a été très controversée (cf G. DELEUZE et P. F. GUATTARI : Anti-Oedipe), bien que reconnue par certains analystes : M. Klein, J. LACAN, ou d'autres auteurs (H. Marcuse). Pour Freud, souvent au pluriel, elle désigne la forme-limite de la pulsion dans la mesure où elle serait une tendance de l'organisme à retourner à un état de moindre [illegible]-

.../...

Mort (désir — angoisse — pulsion de —) !

tension dont l'état inanimé (la mort) serait la forme ultime. A un niveau plus clinique déjà, cette pulsion s'opposerait aux pulsions de vies (Eros, libido), comme la tendance à une dispersion et désagrégation du vivant, à la tendance à unir et croître qui serait propre à Eros.

Cette pulsion de mort expliquerait donc le masochisme primaire (x) inhérent à tout être : sa tendance à s'autodétruire caractéristique de certains symptômes psychopathologiques.

M. Klein a repris à son compte la notion sous le nom de tendances ou pulsions destructrices : elle délaisse ainsi la spéculation freudienne, mais garde son apport principal : la reconnaissance du fait clinique de voeux de destruction portés par l'enfant contre le corps de la mère.

NOM(S)-du-PERE

Le plus souvent au pluriel : les Noms-du Père. Introduit par J. LACAN comme signifiant (*) susceptible de rendre compte de la métaphore du sujet (*) : le désir de la mère dont la toute-puissance serait inassumable pour l'enfant, reçoit la marque de ce signifiant qui de ce fait donne place à l'enfant comme sujet en le séparant du désir maternel. On rapprochera avec avantage cette notion de la symbiose (*) de Margaret Mahler (*) et de G. Pankow. Le phallus symbolique, signifiant du désir, serait l'élément tiers vers lequel se dirigerait le désir de la mère, créant cet écart entre elle et l'enfant, indispensable à l'existence parlante de celui-ci comme d'elle-même.

La forclusion (*) de ce signifiant expliquerait les phénomènes psychotiques, dans la mesure où le psychotique est pris dans une fusion symbiotique pathologique à l'image de la mère, faute de l'effet séparateur du Nom-du-Père.

OBJET (a)

Définit par J. LACAN d'une manière unitaire un ensemble d'éléments : 1 - La cause du désir inconscient ; 2 - l'objet du fantasme ; 3 - l'objet de la pulsion partielle ; 4 - le masquage imaginaire du réel (*).

Ce qui fait l'unité de ces termes est la manière dont J. LACAN conçoit le rapport du symbolique au réel et de ce fait l'imaginaire : le réel est l'impossible, traumatisant, qui en raison de sa fonction de butée organise tout le système symbolique qui tourne autour de lui et le répète. La répétition symbolique a le réel pour cause. Mais ce caractère d'impossible du réel ne se manifeste jamais à l'état nu : l'imaginaire, bien que dominé par le symbolique, vient dissimuler les impasses réelles et leur appose des masques, qui sont ceux de la névrose (entre autres) : l'insatisfaction, l'angoisse, l'inhibition, sont quelques-uns des masques du réel.

Si la pulsion est un travail de répétition signifiante, elle trouve son objet dans ce réel, sous la forme d'une partie du corps de l'Autre (le sein maternel par exemple).

De ce fait le désir inconscient, qui est le point où le sujet affirme son existence (comme dési-

.../...

rant et nommé par l'Autre), trouve dans le même réel sa cause, ce qui lui donne une raison d'être fixé. La cause du désir vient donc prendre la même place que la chose (*) interdite (la mère).

Comme le désir n'existe pas sans marques imaginaires qui permettent que sa vraie cause (l'inceste avec la mère) reste dissimulée, ce réel qui le cause n'apparaît jamais que sous le masque de l'objet du fantasme, dans lequel le sujet croit désirer cet objet. C'est une manière de ne pas reconnaître que le sujet est lui-même cet objet réel qui est la cause du désir de la mère.

L'unité de fonction de l'objet (a), dans lequel on peut voir une généralisation de l'objet partiel (*) ou pulsionnel (*), tient donc à une unité de conception des rapports du sujet au réel, en tant qu'ils sont nécessairement soumis à la fonction symbolique.

OBJET (RELATION D'-)

107

Mode de rapport du sujet à l'objet libidinal spécifié par :

1 - le caractère total de cet objet, distinct de l'objet partiel ;

2 - la multiplicité des forces relationnelles en jeu, pulsions, mécanismes de défense, interactions socio-culturelles.

Il est important de préciser que la notion d'objet a plusieurs sens en psychanalyse : objet partiel de la pulsion, objet interne chez M. Klein ; objet total qui est le corps de la mère chez ce même auteur ; mais plus généralement on parle d'objet d'amour (et non de désir) pour désigner la mère en tant que prototype des relations de transfert ultérieures (choix d'objet (→)) du sujet. C'est surtout en ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

On a souvent souligné que, si Freud parle à l'occasion d'objet d'amour, et n'ignore pas le terme de relation d'objet, cette notion est fortement étrangère à son système de pensée.

Ce sont les psychanalystes des années 30 à 40 (M. Balint, Rickman, R. Spitz entre autres) qui l'ont développée, en réaction au caractère violemment autoérotique de la pensée freudienne, tout entière centrée sur l'état libidinal du sujet seul.

.../...

objet (relation d'-)

108

On ne peut nier que de ce fait cette notion a contribué à poser (par exemple dans le culturalisme, ou la psychiatrie interactionniste de H. S. Sullivan) le problème de la modulation socio-familiale des pulsions.

Il nous semble cependant que cette notion, pour autant qu'elle puisse supposer que ce seraient les relations réelles du sujet qui seraient formatrices de sa personnalité et de sa position libidinale, ne peut que susciter le refus de tout analyste là-dessus : ce sont les objets internes (*) et non les relations réelles qui sont agissants dans l'inconscient ; c'est le désir de l'Autre (*) et non les relations à l'entourage, qui déterminent les chemins propres du désir de chacun.

La notion de relation d'objet est donc équivoque et demande à être critiquée sur de tels points, d'où sans doute son influx actuel dans la littérature analytique.

OEDIPIANISATION

Proposé par G. DELEUZE et P. F. GUATTARI (1970) pour rendre compte du tournant par lequel Freud aurait refermé sa déconverte (celle du désir) en l'inscrivant dans le cadre forcé du complexe d'Oedipe (*). Ce dernier serait donc un usage limitatif du désir, lequel s'exprimerait plus adéquatement dans la notion de machine désirante. On veut dire par là que le désir (*) contrairement à ce qu'a établi J. LACAN n'est définissable ni par la loi, ni par le manque, ni par le signifiant, mais avant tout par sa structure de flux dont la vraie fonction serait de "déterritorialiser" et non pas de réinscrire dans un ordre.

Dans ces conditions, l'oedipianisation est un élément d'un ensemble ternaire : triangulation -oedipianisation- familialisme, qui serait la pierre angulaire des "paralogismes" de la psychanalyse, ce par quoi elle aurait faussé le problème du désir.

A cela, on opposerait une conception affirmative (Nietzsche, Spinoza) du désir dont les formes principales seraient celles du "rhyzome" et de l'heccéité (Duns Scot) (voir le Rhyzome et Mille Plateaux).

- PARTIELLE (PULSION) -

Etat caractéristique de toute pulsion qui, dans la mesure où elle n'est pas finalisée, opère sa satisfaction et son travail sans égard pour les autres pulsions. C'est donc la diversité des éléments de la pulsion (sources, objets, buts, etc.) qui donnent à chacune son aspect partiel.

Il reste alors à expliquer pourquoi les pulsions sont susceptibles de se subordonner dans une organisation sexuelle, prégénitale ou génitale, à un organisateur donné, dans un stade (*) : stade oral, génital etc...

On peut objecter que cette organisation est toute relative, comme le démontrent tant le pervers que le névrosé dans la prévalence qu'ils accordent à des éléments partiels des pulsions.

Pourquoi d'autre part le génital devrait-il être l'organisateur final de la sexualité ? Ce privilège reste à expliquer et c'est sans doute uniquement par l'effet de castration (*) qu'on peut y parvenir.

La conception de M. Klein des objets partiels dispersés dans la position schizo-paranoïde pourrait être une meilleure voie pour fonder cette notion de partialité.

PENIS

Organe réputé sexuel de l'homme (mâle)/= Chez Freud, ce terme est des plus présents? Ce n'est que très lentement que chez lui, et dans la psychanalyse en général, se dégagera l'idée que le pénis en tant qu'organe est distinct de sa version fantasmatique : le phallus. C'est grâce à la notion de phase phallique (*) et à celle d'objet interne (*) (M. Klein) qu'on s'apercevra de deux faits majeurs : la fonction principale du pénis est non pas l'érection mais la détumescence, en tant que signe de la limite du plaisir ; le pénis n'est érectile qu'à la mesure du désir (*) lequel a le phallus pour cause et la castration (*) pour condition (J. LACAN).

Toute la question du rapport entre corps réel et signifiant (ou objets internes) est en jeu dans ces deux points, dont le pénis est un enjeu parmi d'autres.

PERE

Fonction subjective constituante du sujet en tant qu'être sexué et nommé. La fonction du père se présente sous divers aspects. Il faut d'abord souligner que l'importance de cette fonction est particulière à l'espèce humaine dans la mesure où celle-ci, prise dans le symbolique (*) ne peut exister que par des fonctions signifiantes (*).

Phallus du père : voir phallus. Notion kleinienne qui permet de marquer la place constituante de l'objet interne dans l'existence humaine.

Nom du Père : voir ce terme. Signifiant de la fonction de nomination et de sa place déterminante pour le sujet.

Père réel, symbolique, imaginaire : fonctions par lesquelles on rend compte de la diversité des incidences de la nomination pour le sujet. Le père symbolique est un signifiant (*) indiquant la nécessité de nommer un sujet, son nom propre. Le père imaginaire (ou idéal) est tour à tour imaginé impuissant ou tout-puissant : c'est le père par excellence que le névrosé se reconnait comme garant de son symptôme. Le père réel (et non de la réalité) est le géniteur effectif d'un enfant. Soumis de ce fait à la castra-

.../...

tion.

Meurtre du père : mythe d'origine inventé par Freud pour rendre compte de ces fonctions et situer son propre rapport au judaïsme. On s'imagine en effet souvent qu'Oedipe, meurtrier de son père, serait la figure régulatrice de Freud. Il n'en est rien, et c'est bien plutôt Moïse, que Freud imagine avoir été tué, qui est cette figure.

Par le meurtre du père, imagination reprise de Darwin, Freud fonde l'interdit de l'inceste, fonction centrale de la culture et du refoulement.

A l'origine, l'humanité aurait été constituée en hordes autonomes, soumises chacune à un mâle dominateur, le père de la horde. Ce serait pour se débarrasser de lui que ses fils l'auraient tué et dévoré, s'incorporant ainsi ses qualité propres. Il en résulterait une répartition entre eux des femmes du père qui serait à l'origine de l'interdit de l'inceste. Plus profondément, le meurtre du père s'imposerait sous la forme d'un souvenir inassimilable, provoquant le refoulement d'un tel acte, et donc le refoulement lui-même. La culture serait ainsi tout entière fondée sur le retour du refoulé de ce souvenir.

Beaucoup d'anthropologues se sont efforcés de critiquer ce mythe sur le terrain de Freud, anthropologiquement, au lieu de lui donner sa pleine puissance d'appareil mythique constitutif d'un horizon de pensée (cf Lévi-Strauss).

PERLABORATION

Allemand: Durcharbeitung. Travail par lequel l'analysant semble s'enfoncer dans la résistance (+) voire refuser de reconnaitre certaines interprétations qui lui sont proposées. En un autre sens, effort symétrique de l'analyste tendant à proposer des interprétations et à chercher les voies permettant de les accepter.

Dans la représentation classique qu'on se donne de l'analyse, le sujet est supposé refuser la vérité qu'on lui propose, il résiste. Mais ne faut - il pas plutôt se demander pourquoi le sujet résiste? La résistance est un moyen nécessaire du sujet pour maintenir la certitude de sa place. Bien loin que la résistance soit un facteur nocif dans l'analyse, elle y est nécessaire: la perlaboration ne consiste pas à chercher à briser les résistances, mais à faire place au sujet et à ses chemins propres. La résistance n'est que l'envers des chemins de la parole (+) qui sont ceux de l'analyse. La notion de perlaboration est de ce fait largement superflue en doctrine, même si elle se vérifie dans l'expérience. Ce dont il s'agit est de prendre acte que les chemins du sujet analysant comportent un temps nécessaire de reconnaissance de l'inconscient, et que nul ne peut accomplir ce chemin à sa place, surtout pas son analyste.

115

-PHALLUS-

Selon J. LACAN, le phallus est le signifiant du désir (x) (phallus symbolique ϕ).

Selon M. KLEIN, Objet interne qui, sous le nom de phallus paternel, aurait une place entre autres parmi les objets internes de l'intérieur du corps de la mère.

Considérant que selon le complexe de castration (Freud) le sujet est confronté à l'expérience d'une perte nécessaire et que cette perte porte sur l'objet de la phase phallique (x), Lacan pose que la castration est une opération symbolique résultant de l'acte du père (réel), mais son objet est imaginaire et non réel : il s'agit du phallus imaginaire (-φ) qui manque nécessairement à l'image du corps propre parce qu'il manque à l'image de la mère (stade du miroir).

Mais le phallus n'est pas que l'objet de la castration symbolique ; il ne peut avoir cette place que parce qu'il est le signifiant de la Loi du père en permettant le désir de la mère qui le prend pour objet.

C'est dans cette mesure et pour entrer dans le désir de la mère que l'enfant s'identifie activement à ce signifiant, première condition qui lui permet d'exister comme sujet désirant et d'entrer dans le registre de la sexualité infantile.

-<u>PONCTUATION</u>-

Moment de la séance où dans le discours du sujet, se marque, avec un silence ou une angoisse, un appel à la personne de l'analyste, à sa présence.

On peut dire avec J. LACAN qu'à ce moment la parole du sujet bascule vers l'analyste : ce moment est une résistance en ce que le sujet y pose la question de savoir si l'analyste est autre chose qu'un moi, puisque sinon, il ne serait lui-même rien d'autre. On doit savoir reconnaître dans ce moment la question de l'Autre symbolique qui fait irruption sous ce masque de la présence de l'analyste et l'interprétation consiste ici à permettre cette question, donc à <u>ponctuer</u> le discours du sujet en réponse à sa propre suspension de parole. C'est sous cette condition que la résistance prend sa vraie dimension, qui est d'être un moment de surgissement du désir de l'Autre, que l'analyste est là pour nommer.

Si donc par métaphore, nous pouvons dire que le moment de la résistance et de son interprétation est un <u>texte bien ponctué</u>, on serait tenté de définir certains aspects de la psychose (hallucinations par exemple) comme des <u>ponctuations sans texte</u>, le texte étant ici le transfert impossible de tels moments.

- PSYCHOGENESE -

Conception selon laquelle les évènements psychiques (symptômes psychopathologiques par exemple) auraient un déterminisme psychique : leurs causes seraient d'autres évènements psychiques et non des évènements organiques par exemple.

Freud n'a que rarement parlé de psychogénèse, mais plutôt de déterminisme psychique ou de réalité psychique. Ces notions ne se recouvrent pas : comme on ne sait pas ce qu'est le "psychisme", user de ce terme ne mène à rien. Le projet de Freud a toujours été au contraire de s'assurer : 1 - qu'il y avait du déterminisme ; 2 - qu'il y a un lien nécessaire entre corps et psychisme, la pulsion (*) étant ce lien.

La psychanalyse, malgré un résidu historique fâcheux, jusque dans son nom, n'est donc pas une psychogénèse : elle part plutôt du corps qu'elle n'assimile jamais à l'organisme. Toute la question est de savoir comment le corps humain, rongé par le langage, est capable d'évènements historiques, sexuels en particulier : ce sont ces évènements que la psychanalyse cherche à décrire et à pratiquer.

PSYCHOSE

Au sens clinique, manifestation psycho-pathologique caractérisée par des hallucinations, des délires ou de la dissociation (*). On peut établir des classes de psychoses, aujourd'hui classiques, principalement : le groupe des paranoïas, caractérisées par le délire ; le groupe des psychoses dissociatives, schizophrénies, psychose hallucinatoire chronique, paraphrénies, caractérisées par des hallucinations et une fragmentation de l'image du corps (*) ; le groupe maniaco-dépressif, caractérisé par des pertes d'objets (*) ou leur déni.

Au sens structural (*), la psychose peut se définir diversement selon les auteurs, mais d'une manière convergente : régression aux positions schizoparanoïde et dépressive (M. Klein) ; pathologie du procès de séparation-individuation (M. Mahler) ; destructions de la première fonction de l'image du corps (G. Pankow) ; forclusion du signifiant du Nom-du-Père (J. LACAN) ; refoulement très profond et fixation au lien symbiotique (H. S. Searles) ; déni de la réalité (S. FREUD).

Si l'on admet que le procès général à l'oeuvre dans ces doctrines est celui du clivage (M. KLEIN), il

.../...

est alors envisageable de rassembler le groupe des psychoses dans une classe plus large : **les structures schizoïdes**, qui englobent des états non décrits par la nosographie classique : états limites (O. Kemberg), maladies psychosomatiques, ~~sinistroses,~~ psychopathie etc...

La psychose devient alors la forme clinique limite d'un ensemble dont la forme structurale est un même procès à l'oeuvre de manière plus ou moins extensive selon les sujets.

PULSION

Mode de fonctionnement de l'être qui est le soubassement de l'appareil psychique (*). Il se caractérise par une poussée destinée à évacuer des quantités d'excitations selon un but : la satisfaction, ou reconstitution d'un état de moindre tension de l'être. L'accomplissement de ce but se fait par le moyen d'un objet, tandis que la voie de passage de la poussée des excitations est une source de la pulsion.

La pulsion est chez Freud un concept limite, voire un "mythe", destiné à unifier l'expérience de la perversion, de la sexualité infantile et des symptômes névrotiques en tant que "négatif de la perversion".

Pour Freud, le pulsionnel, la sexualité en particulier, n'a aucune fin, ni aucun angrage génétique, ce qui le distingue rádicalement des montages instinctuels innés. La pulsion n'est donc pas l'instinct, elle n'est pas non plus somatique, elle ne répond à aucune finalité. Elle est un concept-limite qui permet de penser le passage du somatique dans le psychique, le "lien manquant" entre les deux.

Aussi pour définir la pulsion, Freud ne dispose que d'un seul principe : le principe de constance, selon lequel la tendance de fond de

.../...

l'appareil psychique est d'évacuer les quantités d'excitations afin de maintenir dans l'appareil un état de moindre tension. La pulsion ne devient nécessaire qu'au moment où Freud pose qu'il existe des quantités d'excitations incontournables : les excitations internes de l'organisme, qui donnent à la pulsion sa poussée constante.

Mais les buts de la pulsion, s'ils sont toujours les mêmes : évacuer ces quantités, peuvent prendre de multiples formes, d'où le caractère "pervers polymorphe" de la sexualité infantile.

De même, les objets n'ont de ce fait aucune fixité ni prééminence ; ils peuvent aussi bien être de rencontre : une chaussure ou un mouchoir peuvent faire l'affaire du pervers.

Enfin les sources des pulsions, si certaines sont un peu privilégiées, peuvent être en tout point du corps : une maladie psychosomatique revient à exiger en source pulsionnelle un endroit inattendu du corps, de même que le symptôme hystérique.

Pourquoi les pulsions sont-elles sexuelles ? C'est que pour Freud, il y a aussi d'autres pulsions, qui contrecarrent les précédentes : ainsi des pulsions du moi (*) dans la première to-

pique, des pulsions de mort (x) dans la seconde. Le sexuel n'aurait donc pas de privilège pour définir les pulsions ; mais ce qui fait le privilège des pulsions sexuelles dans le fonctionnement psychique, c'est qu'elles sont immaitrisables et ne peuvent être adéquatement canalisées par le principe de réalité (x), ceci en raison des caractéristiques du sexuel (x) chez l'être humain.

183

PULSIONS DE MORT, - DE VIE

Eléments fondateurs dans la seconde topique(x) de Freud, du dualisme pulsionnel qui la caractérise. Cf. mort (pulsions de -), vie (pulsions de -). Cf. également : Thanatos, Eros, pulsions de destruction, libido.

PULSIONS SEXUELLES

Pulsions dont la source, l'objet ou le but, sont sexuels.

La difficulté est que la notion de sexuel est profondément transformée par Freud, en raison de son expérience des névroses et de la sexualité infantile refoulée. Il est obligé de postuler une extension considérable de la notion, et une fragmentation des lieux sexuels du corps qui font que les pulsions sexuelles sont toujours partielles et ne s'organisent sous un primat quelconque, éventuellement génital (*) que d'une façon très partielle.

Le seul dénominateur commun de ces pulsions serait leur énergie postulée : la libido (*)

Le second point qui semblerait les spécifier étant leur privilège à subir les effets du refoulement (*), pour des raisons que Freud n'a jamais vraiment élucidées.

C'est cependant grâce à ces pulsions particulières, en raison de leur variabilité essentielle de fixation (*) dans leurs éléments, que Freud a pu opposer la pulsion au montage instinctuel (*) inné.

REALISATION SYMBOLIQUE

Pour M.A.Sèchehaye, désigne sa méthode de psychothérapie des psychoses, dans laquelle les besoins fondamentaux du psychotique sont effectivement satisfaits pour permettre une réparation des frustrations gravissimes précoces subies par le sujet. Cette satisfaction est toutefois symbolique en ce qu'elle répond au mode d'expression du psychotique en se situant sur le même terrain, et d'autre part en ce qu'elle marque une limite à l'endroit de l'image du corps du thérapeute.

Cette notion ambiguë témoigne du malaise où l'on est de définir adéquatement le type de relation soignante au psychotique, pour autant que cette relation n'est pas strictement du registre de la parole et ne peut être non plus une satisfaction absolument réelle.

REFOULEMENT ; - ORIGINAIRE

186

Respectivement allemand : Verdrängung, Urverdrängung. On traduit quelquefois ce dernier terme par refoulement primordial,ou primaire.

1 - Refoulement proprement dit : opération de poussée hors de la conscience par les fordes de la résistance (*) d'une représentation (ou souvenir) (*) incompatible avec le maintien du plaisir conçu comme évitement.

2 - Refoulement originaire : postulat de Freud pour rendre compte du premier. Posant en effet que le refoulement ne peut pas provenir d'une simple force de répulsion (résistance), mais qu'une force plus active doit l'expliquer, qui serait une force d'attraction, Freud suppose l'existence d'un refoulement originaire attracteur de tous les autres souvenirs refoulés.

La nature de ce refoulement primaire reste controversé. Elle consisterait dans une séparation inaugurale de la conscience (*) et de l'inconscient (*), lequel s'organiserait tout entier autour d'un <u>représentant</u> (*) de la pulsion qui se serait vu refuser la prise en charge dans le conscient. Ce représentant servira de <u>fixation</u> (*) à la pulsion et au sujet (*) de l'inconscient, et d'attracteur des autres souvenirs refoulés.

.../...

refoulement

147

De ce fait, tout refoulement hors ce premier, est secondaire, bien qu'on l'appelle refoulement "proprement dit" : il est en effet secondaire à cette opération originaire.

Toutefois et c'est là le point important, un souvenir (ou représentant) refoulé n'est pas aboli pour autant : la poussée de la pulsion (*) continue à se faire valoir, et à emprunter le canal que lui offre sa fixation à ce représentant. De ce fait, le refoulé fait retour sous forme du retour du refoulé, ou encore pousse dans la conscience des rejetons de l'inconscient, manifestations déformées de l'exigence pulsionnelle et du représentant auquel elle est fixée. Ces rejetons qui sont des représentations (ou des équivalents : symptômes, etc.), ont donc la structure de formations de compromis (*) entre l'exigence initiale et les déformations que lui impose la résistance, d'où leur aspect en général incompréhensible lié à l'utilisation défensive des processus primaires (*) à l'encontre de l'exigence inconsciente.

REEL

Voir aussi symbolique, imaginaire, réalité. A chez J. Lacan un sens très technique : le réel, c'est l'impossible (sous-entendu : à être intégrable au symbolique).

L'auteur propose par là de généraliser la notion freudienne d'évènements inconciliables, insupportables, traumatiques (*). Puisque les évènements traumatiques ne peuvent être intégrés dans la pensée mais seulement refoulés, ils sont causes de la répétition des symptômes sous la forme du retour du refoulé.(*)

J. Lacan posant que la répétition est symbolique (*) propose alors de désigner comme le réel (et non la réalité) le point de butée du symbolique. Le réel n'est pas l'inconscient puisque l'inconscient est justement le symbolique. Mais en revanche les noyaux d'évènements retenus dans l'inconscient comme traces mnésiques (*) sont du réel. Autrement dit, le réel est ce qui ne parle pas mais qui cause toute parole (ou tout refoulement).

Le réel est donc en un sens, identique à soi-même : il revient toujours à la même place. Une pierre est toujours à sa place. Mais l'être humain a ce caractère propre d'exister dans un ordre qui le fait manquer à sa place, qui le rend absent là où il est : la vraie vie est toujours ailleurs.

.../...

réel

119

Cet ordre est le symbolique (*).

On conçoit qu'il existe des évènements déterminants qui peuvent faire obstacle à ce déplacement. Ces évènements sont des traumatismes psychiques. Dans la mesure où ils rappellent le sujet à sa place, ils sont donc du réel. Le premier réel dont nous sommes pourvus est le corps. Mais il y en a d'autres, par exemple les conditions de désir de notre naissance. C'est ce qui explique que la sexualité (*), -qui est la marque de notre naissance désirée ou non, et de notre corps en tant que passible de désir-, est électivement le réel qui traumatise.

REGRESSION

Etat de l'organisation libidinale du sujet, lequel confronté d'une part à des séries de frustration intolérables, d'autre part à ume à une fixation (*) de sa libido à des stades ou positions (*) archaïques (prégénitales) fait retour à cette organisation archaïque de sa vie libidinale, en vue d'y ~~retracer~~ retrouver des satisfactions fantasmatiques minimales.

Une idée très répandue est que la régression serait un mécanisme de défense (*) contre les frustrations, et en particulier celles issues de la réalité. On ne saurait trop critiquer cette idée.

D'une part, la cause la plus active de régression n'est jamais la réalité, mais la réalité psychique (*) et la plus grande menace que le sujet puisse éprouver vient de ses pulsions (ou Objets internes).

D'autre part, la régression n'est jamais réelle, mais fantasmatique. On doit donc se demander quelle est sa raison d'être pour le sujet: elle lui permet de retrouver à travers des formes anciennes de sa vie libidinale, les raisons qui ont amené un blocage (fixation) de sa position; elle constitue donc une ébauche de reprise et de développement de ces problèmes. C'est pourquoi tout travail analysant ~~parce que~~ provoque nécessairement une régression que l'analyste a à contrôler en interprétant sa raison d'être au sujet avec la prudence qui s'impose.

RENVERSEMENT DANS LE CONTRAIRE

Un des destins de la pulsion avec le retournement sur la personne propre, le refoulement et la sublimation. Dans ce cas, l'opération estbdouble : il y a retournement d'une pulsion de l'activité à la passivité (changement de but) et renversement du contenu (qui ne concerne que la transformation de l'amour en haine).
Il est facile d'illustrer le premier procès par le couple voyeurisme - exhibitionnisme : le sujet prend une place passive par rapport à l'action initiale de regarder.
Le second procès est plus difficile à saisir, l'amour et la haine ne semblant caractériser aucun des éléments de la pulsion (*)
A ne pas confondre avec la représentation par le contraire, caractéristique des formations de compromis.

REPRESENTANT DE LA PULSION

Voir aussi : représentant psychique, représentant représentation. C'est à LAPLANCHE et PONTALIS qu'on doit d'avoir distingué des trois termes, qui se recouvrent souvent.
Utilisé par FREUD pour désigner d'abord l'élément par lequel la pulsion se représente dans le psychisme.
Plus largement, l'affect (*) lui-même est parfois compris sous ce terme, en tant qu'il est une manifestation de la pulsion. On ne peut toutefois vraîment parler de l'affect en termes de représentation, eu égard à la différence de destin (*) de ces deux éléments.
Le plus souvent, le représentant de la pulsion est donc équivalent au représentant-représentation (*) .

REPRESENTANT PSYCHIQUE

Expression dans le psychisme, des excitations internes du corps.
Ce terme est équivoque chez FREUD, comme l'ont montré LAPLANCHE et PONTALIS. Il désigne quelquefois la pulsion, en tant que représentant du somatique, quelquefois le représentant - représentation de la pulsion, et parfois même l'affect.
Cette succession de décalages dans la notion de représentation nous parait typique de la difficulté où FREUD se trouve d'arrêter le glissement du somatique au psychique, la pulsion étant le lien manquant entre les deux. Dans la mesure en effet où FREUD tente de penser le psychisme comme expression du corps et le corps comme noyau du psychisme, ce rapport d'expression ne peut qu'être toujours instable, puisque la représentation trahit le corps, dont elle est pourtant issue. C'est pour éviter cette trahison que FREUD tente de faire de la pulsion, ou de l'affect, des représentants, afin de réassurer la place du corps dans la représentation.

REPRESENTANT-REPRESENTATION

Littéralement: délégué de la représentation. Nous adoptons parce qu'elle est reçue la traduction de Laplanche et Pontalis, qui ne nous semble pas meilleure que d'autres.

Représentation ou complexe unitaire de représentations qui font inscription inconsciente, permettant le parcours et la fixation de la pulsion dans le psychisme.

Le représentant-représentation a avant tout une fonction d'hypothèse régulatrice pour Freud. Dans la mesure où il lui faut expliquer une différence du conscient à l'inconscient, il est amené à poser que cette différence est constituée par la création de ce représentant lui-même, comme fixation (x) de la pulsion et noyau du refoulement primaire (x). Le représentant-représentation est donc l'élément premier qui permet de fonder l'existence de l'inconscient comme lieu des représentants psychiques de la pulsion. Ces représentants sont les traces mnésiques (x).

Quant à la nature de ce représentant et à la manière dont il représente la pulsion, le problème n'est pas clair, puisqu'il tient à la façon dont Freud essaie de penser le rapport entre "somatique" et "psychique", la pulsion faisant lien entre les deux.

135

REPRESENTATION-BUT

Représentation (Vorstellung), consciente ou inconsciente, qui ordonne d'une manière finalisée les autres représentations de même nature, comme à une tâche à accomplir.

Cette notion, peu fréquente chez Freud, témoigne d'un des malaises de sa pensée : la psychanalyse est-elle un déterminisme, ou bien est-elle compatible avec une conception finaliste du sujet ? Ces deux conceptions sont maladroitement conciliées dans cette notion, Freud semble y lutter sur deux fronts : contre l'idée d'une liberté de pensée incompatible avec le déterminisme (x) psychique; et contre l'idée de déterminisme mécaniste qui lui sert souvent de modèle de construction. On ne peut dire que cette notion de représentation-but ordonnant les représentants psychiques, résolve clairement ce problème, puisqu'elle laisse ouverte la perspective finaliste que la psychanalyse semble contredire.

REPRESENTATION DE CHOSE, - DE MOT

Il existerait pour Freud deux types de représentations (Vorstellungen) l'un qui dériverait des choses (ou traces mnésiques), l'autre des mots, sous forme de traces acoustiques.

Les représentations de chose auraient pour lieu l'inconscient, tandis que la particularité dynamique des représentations de mot serait de se nouer aux précédentes à partir du préconscient-conscient (x), qui serait leur lieu propre.

Dans la schizophrénie et dans les rêves, les représentations de mot seraient traitées comme des représentations de chose, selon les lois des processus primaires. C'est la seule application sérieuse que Freud ait fait de cette notion.

Une question sous-jacente semble à l'oeuvre, que Freud n'a pas développée, c'est que le passage des contenus inconscients par la fonction symbolique(x) en transforme profondément la nature. C'est à M.Klein, dans la notion de formation de symbole (x), et à J.Lacan, qu'il revient d'avoir développé ce problème, non sans avoir ainsi bouleversé la doctrine propre de Freud.

REPRESSION

Allemand : Unterdrückung. Au sens large, désigne toute poussée hors de la conscience, d'un contenu déplaisant, inacceptable pour elle.

En un sens strict, action de l'appareil psychique sur l'affect. Celui-ci en effet, ne peut être refoulé (x) à la différence de la représentation ou du souvenir.

Il ne peut donc subir que deux destins différents : être déplacé vers une autre représentation ou bien être supprimé. C'est là le sens strict de la répression.

On peut toutefois se demander comment il est possible de supprimer un affect, puisque celui-ci est issu du corps, par l'intermédiaire de la pulsion(x) comme manifestation des excitations internes incontournables, et que ces dernières ne sauraient cesser d'exister.

Une réponse serait que si l'affect est une manifestation de la pulsion, sa suppression n'entraîne pas la suppression de la pulsion, mais le changement de son expression : l'affect supprimé est converti somatiquement (névrose actuelle (x)) sous forme de maladie psychosomatique ou de perturbation fonctionnelle.

RESISTANCE

138

En un premier sens intuitif, manifestation de refus du sujet à l'aveu ou à la reconnaissance d'un matériel inconscient.

Analyser la résistance apparaît donc comme un des apects nécessaires de la pratique analytique.

Toutefois ni une telle définition ni une telle pratique ne nous expliquent pourquoi le sujet résiste. Si pour une part la résistance est bien issue du moi (x) et participe par conséquent d'une défense (x) contre l'inconscient, ce n'est là qu'un aspect superficiel du problème.

Le noyau de la situation tient à deux autres formes de résistance bien plus déterminantes : celle du surmoi qui provoque une complusion d'échec du sujet (réaction thérapeutique négative); et surtout celle du Ça, qui se présente comme une compulsion de répétition d'autant plus déchaînée et implacable que les résistances du moi ont été analysées. A la question de savoir ce qui résiste, il est donc aisé de répondre : c'est le Ça en tant qu'animé avant tout par la compulsion de répétition. Une telle conception dépasse largement l'intuition qui a pu servir à définir la résistance.

J.Lacan fait remarquer "qu'il n'est de résistance que de l'analyste", manière élégante de rappeler

à l'analyste qu'il n'a aucun privilège sur son patient sinon celui d'être analysé, donc d'être d'autant plus démuni face à ses propres résistances du Ça, l'analyse étant plutôt une astreinte à cet égard.

———

RETOURNEMENT SUR LA PERSONNE PROPRE

Un des destins de la pulsion (*) dont les éléments sont permutables : en ce cas, l'objet de la pulsion, qui est d'abord un autre sujet, ou une partie du corps de cet autre, devient une partie du corps propre du sujet ou le sujet lui-même. Ainsi le masochisme serait un retour sur la propre personne des pulsions sadiques. 160

- REVE -

Pour Freud (1900), voie royale d'accès aux phénomènes inconscients, il doit être défini par sa fonction dans l'appareil psychique : le rêve est une formation de compromis (*) qui permet de ramener le désir infantile inconscient demeuré libre, sous le contrôle du préconscient, dont le désir fondamental est alors le désir de dormir. Il accomplit donc les deux désirs (infantile inconscient, et préconscient, de préserver le sommeil), dans la mesure où ils s'accordent. Si ces deux désirs sont en désaccord, a lieu le phénomène du cauchemar, surgissement d'angoisse lié à l'incompatibilité du désir inconscient avec la censure préconsciente : le réveil qui s'ensuit permet à la censure de continuer à dominer les désirs inconscients.

De ce point de vue fonctionnel il n'y a pas spécificité du rêve par rapport aux autres formations de compromis de l'inconscient. Mais en revanche, il manifeste avec une clarté extrême l'ensemble des travaux psychiques lié au jeu entre processus primaires et secondaires.

Du fait qu'il a une fonction le rêve opère par un travail (Arbeit) dont on peut énumérer les modes.

.../...

Le rêve accomplit avant tout un désir infantile inconscient. Mais d'autres désirs peuvent s'empiler sur celui-là et le dissimuler, ainsi encore que des données issues de souvenirs récents ou actuels (restes diurnes par exemple). C'est ce qu'on appelle le matériel du rêve, le matériel infantile se voyant plus justement qualifié de source du rêve : celui-ci est l'entrepreneur d'un désir inconscient qui lui fournit ses capitaux.

Ce matériel est transformé par un procès de travail dont les modes principaux sont les travaux de condensation et de déplacement (*). Un problème majeur de ce travail est la prise en considération de la figurabilité (*) de ce matériel. Plusieurs procédés sont utilisés à cet égard dont entre autres la figuration symbolique (théorie du symbolisme (*) de Freud). A ne pas confondre avec ce précédent mode, est l'élaboration secondaire (*) qui donne au rêve une certaine unité de façade, surla scène où il se représente.

Toutefois l'étude du travail du rêve doit être completée par sa théorie métapsychologique (*) (distincte dela précédente) dont le mode principal pour le rêve est l'étude de la régression (*) sous ses trois aspects topique, temporel, formel, (ou encore dynamique, topique, économique).

.../...

Deux traits marquent la métapsychologie du rêve : la figuration de la scène comme actuelle ; la transformation des pensées inconscientes (contenu latent) en images et discours (contenu manifeste) C'est le second trait qui suggère à Freud que le rêve se meut sur une "autre scène", dans un "lieu psychique" différent de la représentation éveillée : notion de topique (x). Si le rêve figure en images et discours perçus, c'est que les désirs inconscients se manifestent au niveau du système de la perception (x) (voir article Topique). Comme une telle manifestation des désirs les plus anciens est inhabituelle et exceptionnelle, on la qualifie de régression (sous-entendu : à ces désirs mêmes). Or dans la mesure où le désir (x) est indestructible, il n'a pas d'autre mode d'être que le présent (ou l'actuel), en ce sens que le présent est le temps de ce qui a lieu, hors de tout manque : les deux traits majeurs du contenu manifeste du rêve se rejoignent.

On ne doit jamais confondre le contenu latent du rêve (pensées du matériel) avec son contenu manifeste (le résultat figuré du travail du rêve, le rêve au sens strict). G. Politzer (1929) a cependant présenté une critique de cette distinction avec sa notion de "segment dramatique".

SEXUALITE

Champ parcouru par les pulsions sexuelles (*). Il n'y a pas chez FREUD de définition positive de la sexualité, car l'extension qu'il réalise, en considérant le génital (*) comme un cas particulier du sexuel, ne permet de donner une définition de celui-ci que par deux voies : les pulsions partielles sexuelles, le Complexe d'Oedipe, régulateur des formes du désir. Or, si dans ces voies, le sexuel subit des transformations, on ne peut dire au juste ce qui est transformé. La seule définition positive de la sexualité réside donc dans son énergie : la libido (*), dont le caractère principal est justement sa plasticité de forme.

La raison pour laquelle la sexualité occupe une place centrale dans la psychanalyse n'est toujours pas élucidée. Simplement, le principe de la pratique analytique à cet égard est de reconnaître cette importance.

Pour FREUD, une raison invoquée pour expliquer cette importance est la maturation en deux temps de cette sexualité : dans le premier temps (stades prégénitaux), une maturation précoce par rapport au développement du moi (*) ferait que celui-ci serait débordé par des expériences inassimilables pour lui, et qui constitueraient

des traces mnésiques (*) traumatiques inconscientes. Cette explication, qui n'est guère retenue, a le mérite de souligner deux aspects déterminants de la sexualité pour FREUD: son caractère précoce et fondateur de la subjectivité; sa dimension toujours traumatique (*) pour l'enfant comme pour l'adulte.

SOUVENIR-ECRAN

Pour FREUD, évènement du fonctionnement psychique dans lequel le sujet se souvient d'une manière tout à fait incongrue, d'un fait quelconque, qui peut au reste fort bien s'avérer être une pure construction fantasmatique. L'analyse d'un tel souvenir manifeste en règle qu'il est le masque - (d'où son nom) - d'importants évènements de la vie libidinale rattachés par conséquent au Complexe d'Oedipe. Mais les processus primaires et le refoulement ont effacé la trace de ces évènements, leur donnant une expression substitutive dans ce souvenir déplacé (*).

SPECULAIRE (IMAGE)

Au sens de J. LACAN, désigne en général ce qui est relatif au stade du miroir (*)

L'image spéculaire est l'image en miroir du corps propre du sujet. C'est donc d'abord celle de l'autre (*) imaginaire, puisque l'image du corps propre est déduite de celle de l'autre, dans le stade du miroir. Il y a donc jusqu'à un certain point identité entre : image du corps de l'autre, image du corps propre, image en miroir de ce même corps propre.

STADE DU MIROIR

Sans doute inventée par H. Wallon (1930), cette notion doit son introduction en psychanalyse à J. LACAN (1936, 1953). On désigne ainsi cette phase où l'enfant, reconnaissant enfin sa propre image dans le miroir, le fait en la saluant d'un rire marquant cette reconnaissance. Ce moment est souvent marqué d'évènements qui en soulignent l'importance : la mère (ou son équivalent) est prise à témoin de ce moment de passage ; l'enfant de son côté, souligne ce temps par l'intérêt porté au sexe ; cet intérêt se traduit, selon la règle du complexe de castration, par la remarque que son sexe semble manquer à cette image "spéculaire".

Dans sa conception de 1936, J. LACAN fait de cette notion, conjuguée à celle de GESTALT (W. Köhler), le signe caractéristique de l'humanisation de l'être : l'enfant, né immature (prématuration néo-natale) en particulier en ceci que les voies pyramidales (x) seraient non-myélinisées (x) ne disposerait donc pas de sa motricité volontaire. Dans cette mesure, son corps vécu ne peut lui apparaître que discordant et immaîtrisable (voir : béance x).

La fonction de l'image du corps dans le miroir serait de donner une anticipation de la forme (Gestalt) de son corps, par laquelle l'enfant obtiendrait une

.../...

- Stade du miroir.

illusion de maîtrise qui deviendrait par la suite la racine de toutes les méconnaissances imaginaires (*) de son véritable statut de sujet de l'inconscient. L'inconscient, dissimulé par cette maîtrise anticipée, ne reparaîtrait que méconnu dans le Moi (*), lequel ne serait que cette image du corps spéculaire. Or pour autant que cette image est impossible à distinguer de celle d'un autre (*) quelconque, elle est aussi bien l'image de l'autre imaginaire. En effet, si l'image du corps est primordialement non constituée et inexistante, on ne peut distinguer l'image constituante de l'autre de celle de soi : d'où leur identité.

Cette conception s'appuie sur une interprétation d'ailleurs discutable des phénomènes d'empreinte (*) (K. Lorenz), susseptibles de se transférer d'une espèce à l'autre, ou d'être déclencheurs de la maturation dans certaines espèces. L'image de l'autre pourrait dans cette mesure être assimilable à une empreinte.

De nombreax remaniements de cette doctrine ont été proposés, tant par son auteur (voir symbolique) Autre), que par d'autres. Citons F. Dolto, G. Pankow, parmi les classiques.

SUJET (- DE L'INCONSCIENT, - BARRE)

149

Introduit en psychanalyse par J. LACAN (1950 environ).

Le sujet de l'inconscient est l'être humain en tant qu'il est soumis à la Loi symbolique (*), donc sujet aux effets du langage et contraint d'en passer par la parole pour établir sa vérité (*).

La parole n'est pas le langage. Le langage est la nécessité qui s'impose en propre à l'être humain ; mais la parole est la voie qui lui permet d'assumer les effets de contrainte qui lui sont ainsi imposés. Faute de la parole, le sujet est contraint de refouler (*) les évènements traumatiques liés à sa situation d'être soumis au langage.

Le sujet est toujours en ce sens <u>sujet de l'inconscient</u> : il n'est jamais conscient de soi. Il n'est en aucun cas identique au <u>moi</u>, à celui qu'il se croit être. Il serait plutôt celui qui dit Je (*) lorsqu'il oublie ce qu'il dit. De sorte que ce sujet de l'inconscient est en fait identique au Ça (*) de Freud.

Le sujet de l'inconscient est donc toujours <u>barré</u> : il n'est pas identique à ce qu'il croit ou veut être, il ne peut apparaître directement puisqu'il est soumis au refoulement (*) dont il est le noyau. A cet égard, il peut être interprété comme

.../...

sujet –

150

le refoulement primaire (x). De façon synonyme, on peut dire qu'il est divisé : il n'est pas identique à soi-même, vertu que les pierres seules possèdent et que nous avons perdue depuis le Péché Originel. Cette division renvoie par ailleurs au stade du miroir (x) : si le sujet est un être originellement inconstitué qui ne se situe que par l'image de l'Autre, il gardera toujours dans l'inconscient les traces de cette béance (x) originaire.

Il ne faut cependant pas penser que le sujet de l'inconscient n'a pas de point fixe. Il en est un, le seul d'ailleurs : c'est le complexe d'Oedipe (x) condition du désir (x). Le sujet en tant qu'enfant est en règle accueilli par un désir : celui de ses parents. Ce désir de l'Autre (x) lui donne une référence qui va lui permettre de situer son propre désir dans la Loi (x) symbolique du complexe d'Oedipe. Le point fixe du sujet, c'est donc qu'il est lui-même sujet désirant parce que l'Autre l'a désiré.

Il reste à savoir comment ces deux désirs peuvent se déduire l'un à l'autre. On résume cela en disant que le désir est désir de l'Autre (x) : le désir inconscient du sujet est la manière dont

.../...

sujet —

151

l'Autre (la mère avant tout) l'a désiré.

Mais de cela, parce que c'est inconscient et soumis au refoulement en raison de l'interdit de l'inceste (*), le sujet ne se doute pas. Il n'en a un aperçu que de façon partielle et déformée dans son fantasme (*). Dans le fantasme, le sujet s'imagine jouir d'un objet donné, l'objet de la pulsion (ou l'objet (a)). Mais il ne s'aperçoit pas que cet objet donné est lui-même en tant que désiré par l'Autre. Qu'il ne s'en doute pas, est cependant secondaire, l'essentiel étant que son fantasme sert de support à son désir. Le sujet trouve son point fixe dans son fantasme fondamental, c'est ainsi qu'il est sujet désirant d'un objet fantasmatique.

On peut résumer tout cela en disant que le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant : par la Loi symbolique, le sujet est divisé, barré, chassé de la possibilité d'être identique à soi-même. Il est représenté, ses pulsions ont un représentant pulsionnel (*).

Mais en retour, le sujet peut user du fantasme d'abord, et de la parole ensuite, pour trouver son point fixe dans ce rejet auquel le langage le soumet.

Le sujet de l'énoncé de l'énonciation (voir ces termes) est une conséquence de cette division, qu'on appelle encore clivage (*) du sujet.

La refente du sujet, le fading du sujet (voir ces termes) sont des aspects du rapport du sujet à l'objet du fantasme.

SURDETERMINATION

Pour FREUD, exprime un caractère de toute formation de l'inconscient (*) qui est d'avoir une multitude non-finie, voire même contradictoire, de causes diverses. Ainsi un symptôme névrotique peut avoir pour cause un désir inconscient et aussi une force refoulante, mais encore bien d'autres causes secondaires : le bénéfice de la maladie par exemple.

Cette notion pose le problème du déterminisme psychique chez FREUD, et de sa signification, D. SIBONY a fait justement remarquer que l'importance d'une telle série de cause, c'est qu'il en manque toujours au moins une : c'est cette cause manquante qui est la plus déterminante.

Lucien SEBAG et Louis ALTHUSSER se sont efforcés de donner une suite en anthropologie et en histoire, à ce concept en posant qu'il donnerait la forme de tout évènement historique.

SYMBOLISME

Pour FREUD, désigne une caractéristique des contenus inconscients : ils peuvent s'exprimer sous une forme travestie (symbolique) dont le remarquable est : - l'universalité de ces travestissements; - la réduction de ces symboles à l'expression de données de la sexualité (*), ou de domaines apparentés : le corps, la mort, la parenté, la naissance. Le fait du symbolisme est toujours resté inexpliqué chez FREUD, sinon par d'étranges considérations sur la phylogénèse (*) de l'espèce humaine.

C'est en particulier de l'aspect d'universalité trans-culturelle que C.G JUNG a tenté à bon droit de déduire une théorie de l'inconscient collectif (*) et des archétypes.(*)

Les psychanalystes de l'école freudienne (K. ABRAHAM, S. FERENCZI, E. JONES) se sont tous essayés à résoudre ce mystère avec des succès divers, confinant le plus souvent au délire.

C'est chez M. KLEIN que l'on trouve, avant la réinterprétation de J. LACAN (cf Symbolique (*)), la conséquence la plus juste dans la notion de formation de symbole (*).

Cet auteur montre que la création de symbole est une suite de la position dépressive, possibilité de réparer les destructions commises à l'encontre des Objets internes.

-SYMBOLIQUE-

Catégorie, introduite par J. LACAN dans un ensemble symbolique-imaginaire-réel, qui permet de retracer l'activité propre de l'être humain en tant qu'il est soumis aux effets du langage, et qu'il est par conséquent pris dans un système d'échange caractéristique de la culture (*) et surtout du fonctionnement inconscient (*).

Chez cet auteur, est toujours au masculin quand le terme est substantivé. Voir aussi réel, imaginaire, sujet.

Partant de cette remarque que la pratique analystique est fondée sur la parole (*) l'auteur en conclut que le champ de cette pratique est soumis aux effets du langage (*). Généralisant la découverte de Lévi-Strauss (1949), que le fondement de l'activité culturelle (*) est un système d'échange des biens et des femmes (entre autres) et que ce système de ce fait est une structure (*), l'auteur en conclut que, si l'inconscient et en particulier son centre organisateur, le complexe d'Oedipe (*) sont le soubassement de la culture, c'est qu'ils doivent être eux-mêmes structurés. On avance à partir de là que ce qui est cause de la structure est le langage, condition de l'activité symbolique d'échange (première définition de ce terme).

On peut alors formuler que l'inconscient est structuré comme un langage, et que le langage est condition de l'inconscient (et non l'inverse). Ces formules permettent de reformuler les processus primaires (*) de Freud comme ceux de la métaphore (*) et la métonymie entendues au sens de Jakobson.

.../...

symbolique

155

On en conclut que les éléments de l'inconscient (traces mnésiques (*) de Freud) sont des signifiants (*) en ce sens que ce sont des éléments qui représentent le sujet (*) de l'inconscient : un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, généralisation de la formule de F. de Saussure du caractère purement différenciel du signifiant.

Seulement, on ne doit pas conclure de là que "tout est signifiant" comme on l'entend souvent dire. Si toute l'activité humaine est recouverte par le langage (l'activité symbolique), tout n'est pas langage : il y a des points d'achoppement qui ne sont pas ceux du langage, mais du sujet. C'est ce que Freud appelle des évènements traumatiques (*), et que J. LACAN reformule à partir de sa catégorie du symbolique, comme le réel (*). Le réel est le point de butée du symbolique. L'imaginaire (*) vient, articulé dans le symbolique, dissimuler ces points de butée.

On peut donc parler de la prééminence (ou prévalence) du symbolique, mais c'est seulement en ce sens que la soumission de l'être humain aux effets du langage l'ouvre à la possibilité de l'effraction du réel dans le traumatisme (*) : ce qui traumatise n'est pas la rencontre des corps solides, mais la rencontre avec la castration (*).

Ceci permet de donner un second sens au symbolique. Freud (1920) est amené à poser l'existence d'une pulsion de mort (*) s'exprimant dans une compulsion de répétition (*).

.../...

symbolique

956

J. Lacan, généralisant le problème, à partir de la structure répétitive du langage, pose que le soubassement de la répétition est le symbolique, qui insiste à répéter sa butée sur le réel (c'est le retour du refoulé comme marque de la castration). Le réel est donc la cause de la répétition symbolique en tant qu'il fait défaut au symbolique. C'est pourquoi la mort (*) en tant qu'elle est avec la sexualité et la naissance (*) un point de butée nécessaire de tout sujet, est la cause du symbolique (comme la sexualité, la naissance, le désir, le corps). C'est ce qu'on veut dire lorsqu'on parle d'une pulsion de mort (*) ou de pulsions sexuelles. Le symbolique est donc porteur, pour le sujet, d'une dimension mortifère qui est celle de la béance (*) (ou manque). C'est de cela que la castration vient témoigner dans le complexe d'Oedipe.

Ce qui permet de dire que "le symbole est le meurtre de la chose", et que cette chose est avant tout le sujet lui-même (notion freudienne de masochisme primaire (*)).

THANATOS

Terme imputé à tort à FREUD pour désigner les pulsions de mort (*). Il aurait été introduit en psychanalyse par FEDERN. Il est remarquable que, si FREUD n'a pas hésité à " mythologiser " les pulsions sexuelles sous le nom d'Erôs (*), il n'a pas suivi ce versant pour les pulsions de mort, pourtant les plus mythiques de son dernier système (1920 - 1939)

TRAUMATISME PSYCHIQUE

Terme inspiré du parler médical, pour désigner chez Freud la caractéristique du sexuel : son effet d'effraction dans l'appareil psychique(x).

Le sexuel pour des raisons mal déterminées, ne peut jamais être reçu dans le psychisme que comme événement inconciliable, insupportable, par rapport au principe du plaisir qui a pour fonction d'éviter le déplaisir.

Cependant sous un autre aspect, on peut dire que le plaisir et sa recherche sont le seul principe des processus primaires (x) : ce qui traumatise, le sexuel, devient ainsi principe de recherche de ces processus, qui ne font que différer cette recherche dans la réalité, seules demeurant déterminantes les traces mnésiques (x) inconscientes laissées par le traumatisme psychique de la rencontre sexuelle, que le sujet ne fera donc que chercher à retrouver.

C'est cette ambiguité fondamentale du plaisir et du sexuel chez Freud qui oriente toute sa pensée et rendent instable constamment sa doctrine, conférant à la notion de traumatisme psychique une place centrale dans cette orientation.

VIE (PULSIONS DE -)

Second terme du dualisme pulsionnel de la seconde topique (x) de Freud. Les pulsions de vie seraient identiques aux pulsions sexuelles (Eros) (x), et consisteraient en la tendance du vivant à s'aggréger en unités toujours plus grandes (à la différence des pulsions de mort (x) qui rechercheraient la désagrégation et la destruction du vivant).

Ces pulsions de vie, outre qu'elles posent le problème général du statut mythologique du dernier système freudien (1920-1939), présentent des difficultés.

La première est qu'on ne voit pas ce qui justifie leur identification aux pulsions sexuelles, ni ce que deviennent de ce fait les pulsions d'autoconservation (x) de la première topique.

La seconde est que l'idée de pulsions poussant à l'accroissement des êtres paraît difficilement compatible avec le principe de retour à l'état antérieur (évacuation des quantités d'excitation), qui est pour Freud le principe régulateur du fonctionnement pulsionnel.

WITZ

Allemand : trait d'esprit. FREUD montre que ses lois de formation sont celles de l'inconscient, que l'on rencontre aussi dans le lapsus.
J. LACAN résume ces éléments sous le mom de formations de l'inconscient. (*)

Mcl-

MALLARME:

V

Ce texte édité par E.Bonniot dans son édition d'Igitur, y est reproduit en facsimile, lequel manque malheureusement aux Oeuvres Complètes de Mallarmé, dans la Pléiade. On le joint ici.

Le titre de "V" ne fait que reconnaître le caractère dispersé de ces notes.

Sont notées XXXX les parties censurées ou indéchiffrées du texte. Sont soulignées en --- les parties écrites comme en marge, d'un écriture plus petite. Les mots entre parenthèses sont abrégés dans l'original.

XXXXXXXXXXXXXXXX

Le Dr(ame) est causé par /le myst(ère) de ce qui suit - l'Identité (Idée) Soi-

du Théâtre et du Héros à travers l'Hymne

nature et homme vie
cité

opération

\- le Héros dégage - l'hymne

cité et vie
=patrie

(maternel) qui le crée , et XXXXX se

figure

restitue au Th(éâtre) que c'était -

cet hymne xxxxx

du Mystère où ~~elle-et~~ XXXXX enfoui

mais à quel
état apparaît-il
mal au début ?

XXXXXXXXXXX

X Dr(ame) XXXXXXXXX n'est insoluble que parce qu'inabordable (si ! xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

~~on en a~~ / l'idée, a l'état de lueur seulement,
on n'en a pas
car il est résolu tout de suite, le temps d'en montrer

la défaite, qui se déroule fulguramment

le XXXXXXXXXXXX Dr(ame) est en le mystère

de l'équation suivante — faite d'une double identité

équation ou idée

si ceci est cela

cela est ceci

que th(éâtre)

est

le développement du héros ou héros

à tort scindé en deux

le résumé du Th(éâtre)

comme ~~Myst~~ Idée et hymne

d'où Th(éâtre) = ~~mystère~~ Idée

et on en tire Héros = hymne

pour racheter cette scission — et cela forme un tout

Dr(ame) ou Mystère

rentrant l'un en l'autre

aussi

Myst(ère)

Th(éâtre) V Idée

Dr(ame)

Héros Hymne

mime danse

I-	le drame est causé par le mystère	Le drame est en le mystère
2-	de ce qui suit	de l'équation suivante
3-	l'identité (idée) soi	faite d'une double identité équation ou idée si ceci est cela cela est ceci
4-	du théâtre et du héros	le développement du héros ou héros le résumé du théâtre à tort scindé en deux
5-	à travers l'hymne	comme idée et hymne d'où
6-	<u>opération</u> le héros dégage l'hymne (maternel) qui le crée	héros = hymne
7-	et se restitue au théâtre que c'était	théâtre = idée
8-	du mystère où cet hymne enfoui mais à quel état apparaît-il mal au début ?	théâtre = ~~mystère~~
9-		et cela forme un tout drame ou mystère rentrant l'un en l'autre aussi
I0-		et on en tire pour racheter cette scission mystère théâtre V idée drame héros hymne mime danse
II-	drame n'est insoluble que parce qu'inabordable on n'en a pas l'idée, si à l'état de lueur seulement, car il est résolu tout de suite, le temps d'en montrer la défaite, qui se déroule fulguramment	
I2-	nature et homme vie cité cité et vie = patrie figure	

GEROME TAILLANDIER

NOTE DE LECTURE SUR :

M . TORT. - LE QUOTIENT INTELLECTUEL.

Le problème que pose M. Tort d'une manière apparemment limitée : une critique scientifique de l'instrument du test, laissant en blanc volontairement ses critiques plus adéquates, a en fait une portée beaucoup plus générale, et c'est ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage.

La question qui y est en effet débattue est de savoir à quel titre une conception objective du savoir (celle des "sciences humaines"), est capable de ressaisir adéquatement les luttes réelles en quoi consiste une pratique sociale donnée. Or concernant les problèmes de "mobilité sociale", une telle question est aujourd'hui devenue importante. On en prendra comme témoignage l'un des aboutissements les plus remarquables de cette perspective objectivante : l'ouvrage de R. Boudon sur l'Inégalité des Chances.

Cet ouvrage de R. Boudon pose en effet un problème décisif : si l'analyse objectivante de la pratique sociale que constitue d'une part la méthode des tests, de l'autre l'usage général de la méthode statistique dans le fait social est justifié, il nous faut alors conclure au minimum : I° - que les divisions sociales sont en somme inébranlables et inscrites dans le réel à un point extrême ; 2° - que de plus et surtout, la raison profonde de cette inscription dans le réel d'une division de classes se justifie par l'existence d'un réel qui serait une inégalité entre

les hommes, dont on veut bien reconnaître l'origine sociale, mais dont l'ébranlement n'en apparaît pas moins problèmatique, puisque cette réalité serait à ce point inscrite dans l'élément même de l'individu qu'on ne verrait guère d'où l'ébranler.

Or dans une telle problèmatique objectivante de la réalité des divisions sociales, la pratique des tests a une importance extrême s'il apparait que l'instrument principal de légitimation de ce réel de l'inégalité entre les hommes est précisément l'idée d'une intelligence inégalement répartie selon l'origine de classe (et ceci quelque soit l'origine de cette inégalité : socio-familiale, voire génétique au sens strict).

D'où l'importance d'une critique et de la pratique supposée scientifique des tests et de la conception de l'intelligence qui lui est corrélative puisque de cette critique dépend que puisse être réfutée scientifiquement la conception objectivante des divisions sociales. La question restant alors ouverte de savoir dans quelle mesure une telle critique peut transformer un réel dans une autre pratique, si, ne l'oublions pas, la conception objectivante de la pratique sociale aboutit à énoncer que de telles divisions sont des faits réels, voire acceptés par ceux-la mêmes qui en subissent les effets.

C'est à la justification d'une inégalité naturelle entre les hommes que l'on entend, avec M. Tort, s'attaquer ici.

Le problème préjudiciel en jeu est donc le suivant : dans quelle mesure la critique scientifique de l'instrument de l'objectivation sociologisante suffit-elle à faire place à une doctrine de la lutte de classes qui n'implique pas qu'on en explique l'insistance par l'inégalité naturelle entre les hommes ?

M. Tort souligne d'abord que la prétention psychométricienne à mesurer une intelligence abstraite se heurte à deux obstacles de fait qui mettent en cause l'existence de cette propriété supposée indépendante de toute pratique sociale, caractère individuel tenu pour stable et immuable.

Le premier de ces faits est l'existence d'une corrélation entre QI et appartenance de classe mesurée par le moyen de la CSP.

Le second est la forte variabilité individuelle du QI selon le temps pour un individu donné.

Quant au premier de ces faits, M. Tort commente les tentatives de l'Ecole de Chicago d'éliminer l'influence de cette appartenance de classe par l'élaboration de tests " démocratiques ", socialement non-clivants. Il ne peut que constater que, au bout du compte, et quelques soient les précautions prises (distinction entre épreuves verbales et clivantes et non-verbales moins clivantes), les tests restent fondamentalement clivants. S'opposant à la position psychométricienne ici incarnée par Reuchlin, loin de conclure que dès lors, le QI soit lié à une donnée génétique, partant, de classe, M. Tort conclut que : les tests ne peuvent être socialement clivants que parce que telle est leur fanalité ; il n'est de test que bourgeois, il n'y a pas de test prolétarien. Ceci lié avant tout au fait que les instruments idéologiques mis en jeu dans les tests (matériel verbal, idéologie de la réussite, volonté de succès aux épreuves scolaires), sont précisément des organes de classe de la bourgeoisie.

En ce sens, il est donc impropre de parler à ce premier fait, d'obstacle à la psychométrie. Ce fait n'est pas un obstacle qu'à l'idéologie neutraliste de la psychométrie. Mais il ne met pas en cause la pratique effective du test, qui est bien une situation de sélection de classe.

De plus, il faut remarquer que pour le sociologue, une telle corrélation entre CSP et QI, loin d'être un inconvénient, est au contraire un avantage : elle permet de supposer que cette corrélation relève d'un réel de l'hérédité, et par conséquent, que la sélection par le moyen du test est à la fois faite selon un réel incontournable et justifié. Telle est en somme la position adoptée par R. Boudon.

Toutefois la thèse de M. Tort reste ici encore à justifier : montrer que les organes mis en jeu dans la situation de test sont bien liés à la fin d'une classe, et que ceci seulement permet d'expliquer la corrélation observée.

Quant au second fait avancé par M. Tort, il manifeste clairement que le QI n'est pas une donnée immuable liée à la nature d'un individu, mais que sa variabilité peut bien être liée d'une manière décisive à la pratique sociale particulière dans laquelle un enfant par exemple peut se trouver pris. Mais l'importance de ce second point fait que nous voudrions remettre à plus tard son commentaire détaillé.

Viennent alors deux chapitres où M. Tort démontre la mise en jeu de ces instruments de classe dans la constitution des tests et dans la situation pratique de passation des tests.

Pour des raisons de clarté d'exposition, il nous semble préférable d'un venir d'abord au chapitre 3 de l'ouvrage.

L'auteur y montre que, avant tout, la situation de test est la mise en jeu d'un rapport de force, et que ceci explique avant tout les effets de clivage et de corrélation que cette situation met en évidence. Simplement ce rapport de force est-il voilé et M. Tort en révèle les ressorts divers.

La dissimulation principale de ce rapport de force consiste à laisser oublier que le test n'est dans sa structure et dans sa passation, qu'un exercice scolaire comme un autre. Par toute une série de remarque convergentes portant sur les éléments de test, M. Tort montre qu'ils ne sont rien d'autres que des pratiques scolaires de question-réponse qui prédéterminent toute réponse par l'univers de concept, d'idéaux, de connaissance, etc..., qu'elles mettent en jeu. Ces pratiques de connaissance étant celles de la bourgeoisie.

La monstration ici faite par l'auteur nous semble cependant souffrir d'un défaut : de ceci que les éléments de tests ne sont rien de plus que de simples exercices scolaires, dissimulés par la situation de passation, on ne peut pas déduire si aisément qu'ils ne sont que l'incarnation d'un rapport de force, qui est rapport de classes. Il faudrait de surcroît montrer que la technique de la scolarité est l'incarnation d'un tel rapport de forces, ce qui ici, n'est suffisamment fait. De sorte que, si l'on peut accorder à l'auteur d'avoir assez montré la distorsion que l'idéologie scolaire fait subir à la réalité sociale, on ne peut de là préjuger de ce que tout exercice scolaire soit de cette nature, ni de ce que tout test doive l'être également, combien même ils le seraient effectivement.

D'où l'importance du chapitre 2 de l'ouvrage, dont la situation logique nous semble ainsi venir après ce chapitre 3, pour venir exemplifier et démontrer dans les termes adéquats, comment rapport de forces et idéologie scolaire se nouent concrètement.

Dans le chapitre 2 en effet, l'auteur critique la "théorie du handicap". Selon une tendance de la psychosociologie, la différence des réponses observées selon l'origine de classe des enfants

témoignerait chez les enfants d'origine populaire d'un défaut de logique et d'expression lié au caractère non favorisant du milieu familial. Les modes d'expression populaires seraient purement affectifs, ou liés à une situation affective non distanciée par rapport aux situations (théorie des deux langages de Bernstein). M. Tort montre que cette pauvreté d'expression des enfants d'origine populaire est avant tout un mode de défense et de refus contre la situation de test, que le psychologue interprète alors en termes de déficience, sans tenir compte du rapport de forces que cette situation met en jeu.

La réfutation est ainsi possible de la théorie de Bernstein. On se permet de dire que ce chapitre est à tous égards plus important et mieu posé que le chapitre 3, et qu'il gagnerait nous semble-t-il beaucoup, à être développé. La doctrine de Bernstein, sous une forme ou sous une autre nous semble en effet régulatrice des hypothèses psychosociologiques sur cette disparité de résultat aux tests selon l'origine de classe, et une réfutation aussi serrée que possible de cette doctrine devrait être faite, que le présent ouvrage ne développe pas encore assez. Car c'est à partir de la critique de cette doctrine seulement que la critique de l'idéologie scolaire et de ses instruments peut être faite adéquatement : faute de quoi le chapitre 3 de cet ouvrage ne démontrerait à proprement parler rien. De ceci en effet que l'exercice scolaire est ségrégant on ne peut conclure a priori que cette ségrégation ne soit pas un fait réellement fondé par une quelconque nature. D'où la nécessité de démontrer l'inadéquation d'une telle supposition dont la théorie de Bernstein est peut être la forme la plus pure.

L'auteur montre alors que la forme la plus subtile de l'assujettissement de l'individu dans ce rapport de forces de la situation de test est l'examen clinique. Dans la mesure où, dans cet entretien, l'enfant n'est pris en considération que comme symptôme, le psychologue, par là, méconnaît que ce symptôme répond à une situation d'ensemble dont il est l'effet : celle de la famille, et plus généralement, place de ce symptôme dans la demande sociale, y compris dans sa forme de sélection. Bref, l'assujettissement de l'enfant passe ici par sa désignation en termes de " problème ", par où le psychologue, comme la demande socio-familiale à quoi il répond, laissent ignorer que le problème est ailleurs que dans le symptôme, mais dans la cause à quoi il répond ; au premier chef : aux effets du rapport de forces social dont la famille est le lien, avec les instances de l'école.

Il reste qu'ici l'auteur nous semble par le moyen d'une critique absolument juste, faire fi trop facilement de la nature du symptôme. Il ne nous semble pas qu'un symptôme soit si dépendant dans sa signification, d'une donnée sociale d'ensemble, étant entendu qu'il est certain que les effets du clivage des classes sont bien de nature à renforcer l'événement de tels effets de symptôme par les éléments de discordance qu'ils font porter sur l'individu. - Est-ce une raison de conclure que la place du symptôme serait réductible à la prise en considération d'une causalité sociale de ce malaise ? Il ne nous semble pas que l'auteur veuille aller si loin, ce en quoi nous ne pourrions d'ailleurs pas le suivre. Mais simplement accentue-t-il fort bien ce à quoi répond l'appareil social de la demande d'examen clinique ou de thérapie, en quoi sa critique est ici incontestable et juste. Il est certain que la réduction psychologisante des effets de dis-

cordance liés à un mode de production, a bien un effet de dissimulation qui contribue à ce que ledit mode se perpétue telquel.

°°°

Cette critique faite, par laquelle M. Tort a montré ce que la situation de test implique d'un rapport de forces lui-même effet d'une division de classes, si l'interprétation des résultats en termes de QI ne fait que dissimuler doublement ce rapport :
- et en ce qu'il manifeste une différence de position des sujets testés à l'endroit d'un type de savoir, - et en ce que le psychométricien interprète de la situation de test elle-même en termes de déficience, là où se manifeste une résistance à l'endroit de cette idéologie, l'auteur en vient à critiquer les données méthodologiques et quantitatives par lesquelles les tests sont supposés être un instrument scientifique.

La principale de ces critiques consiste à montrer (ch.4) que l'hypothèse de normalité de la distribution du QI ne peut être qu'absolument arbitraire, et fausse. D'où naît la question : pourquoi la maintenir ?

En effet l'hypothèse de normalité est fondé sur deux ordres de considérations : que les caractères biologiques et anthropométriques généraux se répartissent selon la loi normale ; que l'intelligence serait une de ces données, par conséquent soumise aux mêmes lois.

Or l'auteur montre :

- Que la distribution normale ne peut exister que sous la condition d'application de la loi de Gauss : que le caractère étudié, défini sur une population homogène, soit soumis de plus à une infinité de causes petites, tendant à s'annuler.

- Que la distribution des caractères biométriques est loin d'être toujours normale.

- Qu'elle ne l'est pas dans de nombreux cas où cette distribution normale a été posée comme dogme (Quételet).

Or, le résultat psychométrique fondamental d'une corrélation entre QI et classe sociale, est en contradiction avec cette hypothèse de normalité, puisque la classe sociale constitue un facteur dominant de la distribution du QI. Les populations étudiées ne sont pas homogènes devant ce caractère, et le facteur principal de différenciation est précisément la classe sociale.

Comment se fait-il donc que cette hypothèse de normalité se démontrant ainsi fausse, elle soit cependant maintenue en psychométrie ?

L'auteur avance ici deux ordres de raisons.

D'une part, la loi normale se prête particulièrement bien à traduire l'idéologie bourgeoise de l'homme moyen, par l'identité qu'elle réalise du mode et de la moyenne : l'homme "normal" est aussi le plus nombreux, toute déviation de cette moyenne virant à la déviance. Que la psychométrie ne fasse plus recours à une telle théorie (celle de Quételet), ne laisse pas que l'hypothèse de normalité, par l'utilisation de la loi normale dans l'étalonnage des tests, revient très exactement à mettre en jeu dans les calculs cette théorie de l'homme moyen, sous une forme plus insidieuse.

De plus cette hypothèse a un intérêt qui, du point de vue de la méthode, est plus grand encore : faute d'une définition univoque de l'intelligence, que la psychométrie se montre incapable de trouver, l'utilisation de la loi normale dans l'étalonnage permet de faire l'économie d'une telle théorie impossible. Ainsi

l'hypothèse de normalité permet-elle, par un artifice de méthode, de maintenir de facto une définition de l'intelligence par ailleurs impossible à élaborer : cette hypothèse est ainsi la clé de voûte de la méthodologie des tests. Faute de laquelle la technique même s'en effondrerait. - Car comment alors étalonner un test ?

Par quel moyen arriver dans ces conditions à trouver en pratique des tests tels qu'ils donnent des distributions normales ? Par un artifice qui consiste à éliminer des batteries de tests tout item qui soit trop ou pas assez clivant socialement, ne laissant subsister que ceux qui permettent d'obtenir un tel résultat. On peut regretter que l'auteur soit sur ce point trop bref : le caractère d'artifice de cette opération n'est pas assez souligné dans son livre. En particulier, on aimerait voir discuter de plus près la question suivante : supposé que de tels items puissent préserver une distribution normale, comment cela est-il même possible ? Si ce l'est c'est donc que, en un point limité au moins, l'hypothèse psychométrique est exacte. Dans quelle mesure le préjugement que la psychométrie fait, de conclure de ce point limité des distributions gaussiennes, à l'intelligence en général est-il inadéquat, ceci reste à souligner mieux.

De sorte que la pièce maîtresse de la démonstration de l'auteur n'est ici pas tant de <u>réfuter</u> l'hypothèse de normalité, que de démontrer sa <u>contradiction</u> avec les résultats obtenus au Ch. I : que la corrélation classe sociale/QI est en discordance avec les conditions d'application de la loi normale. Il y a dans la théorie psychométrique une contradiction interne dont il convient de développer les termes.

Dans le CH. 5, l'auteur montre alors que dans son aspect de mesure, le test ne répond à aucun des critères scientifiquement

retenus pour définir le mesure :

- Les tests ne sont pas précis. La divergence de précision à l'inter-corrélation de divers tests est énorme. Cette divergence n'est jamais prise en compte pratiquement dans la passation.

- De surcroît, ils sont infidèles : le QI n'est pas une donnée stable, il varie énormément selon le temps, pour un test donné. Il y a une contradiction entre l'utilisation pratique du test (son usage aux fins de pronostic), et cette absence majeure de fidélité test-retest.

On peut donc conclure que, si les tests sont un instrument suffisant pour classer grossièrement une population donnée, ils ne peuvent en aucun cas répondre à une prétention de diagnostic individuel. Ce qu'un exercice scolaire réaliserait aussi bien, sinon beaucoup mieux.

Mais ici on peut faire remarquer à l'auteur que, si cette contradiction est bien de nature à affecter l'idéologie psychométricienne de la mesure scientifique, ce caractère de jugement global des passations de test est bien de fait ce à quoi sert le test : qu'est-il en effet réellement demandé aux tests sinon de permettre et d'opérer une sélection de classe, donc globale, sur une population donnée, - et de justifier cette sélection par une théorie de l'intelligence qui permet de poser l'infériorité héréditaire des classes populaires ?

Le caractère non-scientifique de la mesure des tests ne fait que servir d'autant mieux les finalités d'ensemble de l'instrument idéologique constitué par la psychométrie : justifier la sélection sociale par la sélection naturelle. C'est tout à fait

indifféremment au caractère scientifique de précision de la mesure qu'une telle utilisation idéologique, et donc pratique, du test atteint au résultat voulu.

°°°

Dans le Ch.6 l'auteur semble de prime abord poursuivre sa critique du caractère non-scientifique de l'instrument du test Mais à y regarder de près, c'est désormais d'autre chose qu'il s'agit pour lui.

La question posée est en effet la suivante : de quel droit le psychométricien s'autorise-t-il à faire la sommation de résultats obtenus aux divers subtests d'une épreuve donnée alors que ces subtests sont largement indépendants entre-eux (en particulier : épreuves verbales ou non, dont on sait les différences de clivages qu'elles réalisent, les premières étant socialement plus clivantes que les autres). Cette question est celle-même d'où dépend le droit à définir une intelligence abstraite de ses conditions pratiques.

- On pourrait objecter à l'auteur que c'est bien là l'hypothèse que l'on fait. Et c'est bien ce qui prouve que ce chapitre procède d'un autre style d'argumentation que les précédents. Pour quoi on aurait aimé voir cette différence mieux accentuée dans le livre.

Ici, deux conceptions de "l'intelligence" s'affrontent, ou plutôt, la position d'ensemble de M. Tort, s'affronte à la conception psychométricienne de l'intelligence en général.

Qu'il n'y ait pas de corrélation entre les résultats aux divers subtests, mais au contraire une divergence fondamentale (fait souligné p.153), ne prouve rien, sinon qu'une conception

de l'intelligence abstraite est à l'oeuvre derrière cette opération de sommation des résultats. Mais elle n'en est pas pour autant réfutée si elle en est mieux dévoilèe.

M. Tort commence par s'appuyer sur les résultats de Thurstone, et sa conception multifactorielle de l'intelligence : l'intelligence en général n'existe pas ; il n'existe que des aptitudes hétérogènes et indépendantes entre elles. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les hypothèses de Thurstone.

Pour en venir droit au fait, ce que M. Tort oppose ici, à la conception de l'intelligence, c'est une conception de la pratique conçue comme mise en jeu concrète dans des situations données, de transformations singulières définies par le caractère social de cette pratique. S'opposant ainsi à l'idée d'une intelligence abstraite individuelle, héréditaire, qui ne fait que dénier le statut de travail concret de "l'intelligence", ainsi que le caractère social de la pratique de connaissance.

Dans cette même ligne, M. Tort conclut :

- Un test d'intelligence n'est qu'un dispositif idéologique des appareils idéologiques d'état.

Dans ce dispositif, on trouve mises en jeu des pièces maîtresses de cette idéologie : conception bourgeoise de la connaissance - de la nature humaine -, de la division du travail. Le test définit un individu abstrait, coupé de toute pratique, méconnaissant le double caractère pratique et social du processus de connaissance. Il suppose une adéquation entre ces capacités individuelles et la place adéquate d'un individu dans la distribution sociale des fonctions : à chacun selon ses aptitudes. Les rapports sociaux comme effets de luttes sont escamotés par cette théorie de l'adéquation entre répartition naturelle des dons et conception fonctionnelle d'un ensemble social où chacun remplit une fonction adéquate.

Quant à nous, comment conclurions-nous si nous voulions donner une suite à ce travail ? Reprenons les arguments de l'auteur pour tenter de resserrer les points où sa démonstration pointe des obstacles proprement logiques dans la psychométrie.

Dirons-nous que l'obstacle à la neutralité prétendue des tests que représente la corrélation classe sociale/QI (Ch.I) constitue un argument décisif en faveur des positions de l'auteur ? - A y bien penser, nous ne pouvons le dire. Comme nous l'avons en effet souligné, bien loin qu'un sociologue voie dans cette corrélation un défaut des tests, il y trouverait plutôt une confirmation de ses présuppositions sur l'inégalité naturelle entre les hommes. En sorte que cet argument de M. Tort ne semble pas une preuve suffisante de la justesse de ses points de vue.

Pouvons-nous alors dire que la contradiction entre normalité de la distribution du QI et sa détermination de classe soit un argument suffisant. C'est certainement d'un point de vue logique le plus fort de tout l'ouvrage; il montre une contradiction interne de la psychométrie. Toutefois il reste que cet argument perd de sa force pour trois raisons au moins : - d'une part, le caractère purement logique de cette démonstration ne nous semble pas à la hauteur de l'enjeu : on souhaiterait une réfutation plus concrète. - De plus, il reste que M. Tort n'examine pas assez que, fût-ce par artifice, les questions retenues dans un test obtiennent une distribution gaussienne : comment cela est-il possible ?
- Enfin, fait plus difficile à cerner, il reste que, divisées les populations en éléments homogènes, par exemple : classes populaires-cadres supérieurs, il reste à expliquer que, pour chacune de ces sous-populations, la distribution du QI est normale (cf. P.88 et 90 par ex.). Il faudrait en conclure : que la théorie

psychométrique est exacte, au niveau d'une classe donnée ? Cela ne nous arrange nullement...

En sorte qu'à nous rapporter à la logique de la réfutation, l'ouvrage de M. Tort est loin d'obtenir des résultats aussi nets qu'on pourrait le penser.

D'où pour nous, l'importance des deux remarques suivantes :

D'une part l'importance extrême que nous accordons au Ch. 3 de l'ouvrage, consacré à la réfutation de la théorie du handicap de Bernstein : c'est là en effet le seul lieu où le point vif de la base expérimentale de la psychométrie peut être mis en cause, pour autant que cette théorie peut être réfutée. Il existe en particulier depuis quelques temps un ensemble d'expériences en ce sens. Par exemple, que la distribution au hasard de QI donnés aux élèves d'une classe a pour conséquence que le jugement des maîtres en vient à se conformer à cette distribution, produite comme artifice. Que prouvent donc de telles expériences ? Elles prouvent certainement plus encore qu'une réfutation de la théorie du handicap.-

C'est ce qui fait pour nous l'intérêt tout particulier du second fait, présenté par M. Tort comme obstacle, au Ch. I : la variabilité individuelle du QI. Ce que l'auteur ici ne relève pas assez, c'est que cette variation dans les conditions de l'expérience de Skodak et Skeels (P.38), se fait pour la plupart des cas dans le sens d'une croissance. A quoi ceci nous invite-t-il ?

o°o

Nous nous permettrons d'avancer ici quelques positions dont nous ne donnerons pas le développement entier, mais qui se proposent de commenter les deux points ici relevés :

- Nous poserons qu'un test est un instrument d'identification subjectif.

- Le QI traduit un fait d'identification.

Si un enfant obtient un QI élevé à une passation donnée, c'est dans la mesure où il s'identifie aux "valeurs" et du psychologue et du psychométricien, et des appareils qu'ils représentent, et dont ils se font les agents. La corrélation entre classe sociale et QI s'explique déjà mieux, si nous constatons qu'un enfant des classes "supérieures" ne fait que s'identifier aux "valeurs" de sa classe.

- Le mode d'insertion subjectif du mode de production capitaliste sur un sujet donné est une identification. La logique subjective du capital : c'est l'identification (aux "valeurs" de la classe dominante).

Il ne suffit donc pas de dire avec l'auteur que le test est un instrument non scientifique. Ce qui serait plutôt frappant, c'est que l'étant si peu, il fonctionne si bien. D'où vient ce succès ? - De la logique identificatoire qui anime et relaie au niveau subjectif le mode de production capitaliste.

Si le test, malgré ses insuffisances scientifiques, obtient des résultats assez adéquats pour que M. Tort puisse conclure que c'est au moins là un exercice scolaire comme un autre, - c'est dans la mesure où il opère pour les sujets qui y sont pris un effet d'identification suffisant aux idéaux de la classe dominante. - D'où ses effets de rejet sur les enfants des classes populaires.

Est-ce là tout dire, et devons-nous conclure sur une telle fin ? Il n'en est précisément rien. C'est que l'identification aux idéaux d'une classe n'est qu'un des aspects, et des plus dérisoires, sinon des moins solides, de la logique du sujet. Il

en reste un autre que M. Tort met très justement en jeu dans son travail, et sur lequel nous pouvons nous appuyer pour une critique de l'appareil des tests : c'est la critique, autrement dit les effets d'un refus des discours existants, par quoi il est fait place pour un sujet, à une autre dimension que celle d'une complaisance aux idéaux d'un maître, capitaliste ou non : celle de son réel, voire de sa vérité.

Comment cette critique s'articule-t-elle à d'autres pratiques, diverses dans leurs modes, voire discordantes, par exemple dans le politique, c'est une question qui dépasse le cadre de la remarque que nous voulions avancer.

GEROME TAILLANDIER

ACTE DE L'INCONSCIENT

"C'est une fois séparé qu'il n'est plus que ce qu'il est essentiellement, et cela seul est immortel et éternel (nous ne nous souvenons pas cependant, parce qu'il est impassible, tandis que l'intellect patient est périssable); et sans lui, rien ne pense."

Aristote, De Anima.

°°°

La question de l'intellect agent, pouvons-nous la résoudre ? Il est à remarquer que ce terme, bien qu'appelé par le texte d'Aristote, fait pourtant défaut. Nulle part un intellect agent ne reçoit son nom propre. A quoi tient ce fait ? On ne saurait le dire, si l'on ne remarque pas la difficulté bien connue de savoir quelle est sa nature: est-il Dieu lui-même ? Est-il ou non le Séparé ? Les deux problèmes sont connectés. C'est qu'Aristote peut bien penser l'intellect agent, mais il y a quelque chose dans sa pensée qui arrête la possibilité de ce complément: d'agent. Pourquoi ?

On sait qu'il n'est pas possible de tenir que l'intellect agent est purement séparé, absolument transcendant. En effet selon une ambiguité problématique fréquente chez Aristote, les déterminations de l'intellect agent ne permettent pas sa position en termes de transcendance pure ou d'immanence pure. Comme d'autre part la définition qu'en donne Aristote l'oblige à le penser intérieur à l'âme, il est nécessaire qu'une part d'immanence lui soit attribuée. Alors faut-il penser que Dieu est immanent à l'âme ? C'est une solution qui, on le sait, est exclue pour Aristote; mais non pour Spinoza, où elle s'impose, à l'encontre d'Aristote entre autres.

Pourquoi cette référence à Spinoza ? Parce qu'elle éclaire tout le problème. Dire en effet qu'il y a un intellect agent, équivaut à soutenir la distinction matière-forme, qui pour Aristote, est elle-même déductible de la distinction acte-puissance. C'est dire que l'intellect agent est avant tout, acte. A ce titre, il participe de la nature du divin. Or la distinction acte-puissance, en tant qu'elle reste inscrite dans un horizon "idéaliste",

ouvert par Platon, est elle-même profondément subordonnée au concept d'une transcendance, qui ne peut être que celle de Dieu. C'est cette transcendance dont le thème manque chez Aristote, mais que la doctrine chrétienne lui ajoutera comme le protêt nécessaire à suturer les ambiguïtés de sa doctrine.

Le problème de l'intellect agent est donc dans sa forme et dans sa ressource étroitement lié à celui de la transcendance du Dieu chez Aristote: de même que, à raison de son inscription dans l'horizon grec, il ne parvient pas à thématiser la transcendance, de même il ne peut pousser jusqu'au bout la doctrine d'un intellect agent qui, ne pouvant être qu'acte, doit cependant être contradictoirement immanent. C'est cette ambiguité que Spinoza dénonce, et qui permet de résoudre la question d'Aristote: l'intellect agent est trop immanent pour être transcendant, mais il est trop transcendant, parce que acte, pour pouvoir être immanence pure. C'est cette difficulté qu'Aristote ressent, et dont son texte souffre sous cette forme symptomatique du défaut de nom propre de l'intellect "agent".

o°o

"Nous ne nous souvenons pas cependant, parce qu'il est impassible".

La question de l'intellect agent, en quoi nous préoccupe-t-elle ? La citation que nous donnons nous met sur le chemin. Elle constitue évidemment pour Aristote une réfutation de la doctrine de la réminiscence. Dire que nous n'avons pas de mémoire, c'est dire qu'il n'y a pas ressouvenir, parce que l'intellect agent, en tant que séparable, est impassible, donc transindividuel.

Il n'est de mémoire que d'un individu pathétique, soit pris dans le couplage effectuant d'un intellect agent et d'un intellect patient.

Ainsi la pensée, l'amour, la haine, en tant que passions de l'être, ne peuvent affecter l'intellect, comme séparé, et ne sont que l'effet pathétique sur le sujet, de sa prise dans le composé, génération et corruption.

Il est une occasion de remarquer qu'Aristote fait de la pensée un affect: solution lacanienne on le sait.

Ceci cependant ne nous dirige pas encore vers l'important.

Qui est ceci: que le Séparé, parce qu'il est acte pur, n'a ni mémoire ni pensée. L'intellect en acte ne pense ni ne se souvient. Il est pourtant intellect; en quoi consiste alors son activité ? Elle ne peut consister qu'en ceci: jouir de soi, comme contemplation.

L'inconscient selon Freud est-il le lieu de notre mémoire ? Aristote nous suggère un autre chemin, de le dire au contraire parfaitement impas-